ENQUÊTE

La Chine dans nos têtes

*L'engouement pour la Chine est, depuis une douzaine d'années, un fait de société en Occident. D'autres pays, dans le passé, ont bénéficié d'un même enthousiasme : l'attrait pour les idées d'Amérique a longtemps rivalisé avec l'anglomanie, puis l'*intelligentsia *européenne a été largement fascinée par l'expérience soviétique. On aurait pu ensuite parler de sinomanie.*

Mais si la Chine est à la mode, la portée du phénomène dépasse ses manifestations parfois futiles et agaçantes. Il a aussi des prolongements politiques, il influence des comportements, il peut inspirer des projets ou alimenter une flamme révolutionnaire. Qu'est-ce que nos contemporains ont pensé trouver dans la Chine maoïste ? Comment son image s'est-elle formée, comment a-t-elle évolué à travers les péripéties de la vie politique chinoise ces dernières années ? Que peut-on attendre — apprendre — de la Chine ?

Après l'incantation, l'anathème. L'antimaoïste tendait à être une exception ; le pro-Chinois est en passe de devenir un marginal. Cette inversion aussi mérite d'être éclaircie.

Nous avons posé cinq questions à Claudie et Jacques BROYELLE, Alain GEISMAR, Hélène MARCHISIO, Pierre-Jean REMY et Alain ROUX, qui, par leurs expériences et leur situation, nous ont parus représentatifs de diverses attitudes possibles à l'égard de la Chine. Ils donnent ci-après, à titre personnel, leurs réponses.

La transcription des caractères chinois n'est pas uniformisée. Plusieurs systèmes (Giles-Wade, EFEO, Pinyin...) sont utilisés et cette diversité se retrouve dans ce numéro. Il faut donc savoir que Chou En-laï peut s'écrire aussi Zhou En-laï, Chiang-Ching se transcrire Jiang-Qing, etc.

QUESTIONS 1. *UN MODÈLE*

Comment s'est constituée l'image de la Chine qui a été pour vous ensuite une référence ou même un modèle. Quelle est la part dans cette image de l'expérience des « Communes populaires », du « Grand Bond », de la « Révolution culturelle », du personnage de Mao ? Des éléments plus diffus : la pureté de la révolution chinoise, l'indépendance de sa politique, l'originalité de son développement ont-ils joué aussi un rôle ? Un rôle essentiel ? Et qu'avez-vous trouvé, ou cru trouver, en définitive, dans l'expérience chinoise ?

Claudie et Jacques BROYELLE. — Marxiste à l'époque de la guerre d'Algérie, avec la très nette conscience que le sort des peuples colonisés ne préoccupait guère un PCF chauvin et stalinien, c'est au milieu, et contre, les staliniens de l'Union des Etudiants communistes que la génération des futurs maoïstes fit ses premières armes. L'Union soviétique, antisémite et couverte de camps, nous faisait horreur. Nous avions lu Souvarine, Valtin : *Une journée d'Ivan Dénissovitch* et pourtant... Et pourtant nous sommes devenus maoïstes. C'est que nous étions à la recherche d'une expérience socialiste qui nous permette de sauver l'idée de révolution du naufrage soviétique. Dans la polémique qu'il conduisait alors contre le PCUS Mao tendait une perche qui fut saisie avec empressement et soulagement : le PCUS s'embourgeoisait et restaurait le capitalisme, les PC du monde entier se social-démocratisaient. L'un collaborait avec l'impérialisme américain, les autres avec leur bourgeoisie. Le diagnostic était simple, et rassurant : tout ce qui depuis si longtemps déjà allait mal dans les pays socialistes ne venait pas du socialisme mais de la survivance de la bourgeoisie, de la persistance de rapports de production capitalistes, non de la révolution mais de l'insuffisance de révolution.

Staline a péché par économisme, il n'a pas assez lutté contre les experts bourgeois et les stimulants matériels, il a trop compté sur les appareils d'Etat pour mener la révolution. En grattant un peu on verrait que des crimes du stalinisme la bourgeoisie était responsable.

Critique de gauche du stalinisme, le socialisme chinois permettait d'esquiver une critique de la gauche, de ne pas interroger le marxisme

lui-même sur ses rejetons ni d'imputer au socialisme un héritage stalinien bien encombrant.

Assurément il existe des différences notables entre les révolutions russe et chinoise. L'une se fit sans, puis très vite contre, la paysannerie, l'autre avec elle, du moins jusque dans les années cinquante. Mais il nous fallut aller plus loin, hypertrophier ces différences jusqu'à mettre ces deux révolutions en opposition complète l'une avec l'autre. La ligne de masse, prônée par Mao, permit aux maoïstes de penser que la Chine avait trouvé la quadrature de la révolution : appliquer une dictature que l'on savait sans merci contre les exploiteurs, tout en garantissant une large démocratie pour le peuple.

La Révolution culturelle vint confirmer et combler cette attente : pour la première fois dans l'histoire du socialisme il semblait qu'un PC au pouvoir osait se remettre en question en lançant contre lui-même un vaste mouvement de masse, un mouvement qui déclarait d'emblée que depuis 1949 avait régné en Chine la dictature bourgeoise d'un Liou Chao-chi, c'est-à-dire, traduisions-nous, d'un Staline. Les masses se soulevaient contre le Parti, le Parti n'existait plus, une large démocratie à la base fleurissait et, miracle, les masses n'allaient pas « à droite », comme en Hongrie en 1956, mais réclamaient l'intransigeance contre les forces bourgeoises, un socialisme authentique et le règne sans partage de la grandiose pensée du grand timonier.

Cette image d'Epinal, que la propagande chinoise nous a généreusement prodiguée, nous sommes allés au-devant d'elle. Elle correspondait très exactement à ce que nous attendions pour stabiliser un marxisme fortement ébranlé par l'expérience soviétique et les révoltes polonaises et hongroises.

Quand on parle ici d'auto-illusionnement il faut préciser : nous n'avons pas été déçus, en petits bourgeois impénitents, de trouver en Chine les dures réalités d'une dictature du prolétariat là où nous n'aurions voulu voir qu'une large démocratie populaire à la base. Marxistes, et léninistes par surcroît, nous savions parfaitement ce que dictature veut dire, et nous acceptions que les exploiteurs soient réprimés, privés de tout droit et liberté, parce que, c'est bien connu, seule la dictature sur les uns peut garantir la liberté des autres. Mieux, nous avons réellement trouvé, et pas simplement cru trouver, en Chine une expérience de dictature du prolétariat avec participation des masses. Nous n'avons pas été trompés, ni la proie de nos phantasmes, quand nous avons voulu croire que la Révolution culturelle se proposait de « substituer des organisations de masse au Parti », « de chasser d'un coup le Comité du Parti pour faire la révolution », ou encore que « l'orientation juste » fût de « diriger le fer de lance

vers le haut ». Ce sont là les termes mêmes qu'emploie aujourd'hui un Ye Kien Ying *(Rapport sur les nouveaux statuts du PCC présenté au XIe Congrès en août 1977)* pour critiquer la « bande des Quatre ». Oui, dans la Révolution culturelle les masses ont participé au pouvoir qu'exerçait sur elles le parti unique ; non pour leur lihération mais pour leur auto-asservissement, pour un approfondissement du système totalitaire. L'Allemagne nazie, l'URSS stalinienne avaient déjà offert l'exemple de systèmes totalitaires mobilisant les masses, mais nous n'avions pas voulu y reconnaître la Chine.

Un seul parti, une seule idéologie ! Toute l'initiative laissée, et même demandée, aux masses est mobilisée pour le renforcement de cette idéologie et de ce parti. Le seul pouvoir qui leur est octroyé est de faire appel contre elles-mêmes, de participer à leur asservissement par tout le système de complicité aménagé par le pouvoir, système complexe qui est le pouvoir lui-même, depuis la dénonciation jusqu'à la simple participation muette à un meeting de masse. On dénonce son voisin, on accuse son petit chef d'être un révisionniste, on crie contre l'accusé trimbalé menottes aux poignets sur la plateforme d'un camion, mais c'est aussi soi-même qu'ainsi on dégrade, on isole, on assassine.

Le culte de Mao ne nous plaisait pas, mais attention, disions-nous, le culte de sa pensée était justifié, car il n'y a qu'une science possible, le marxisme, et elle doit s'imposer et tout diriger. Au fond, quand on est déjà persuadé de cela, les bavures d'un culte un peu exubérant ne sont-elles pas de menus détails ? On peut alors se payer le luxe de critiquer les bustes en plâtre et les badges en fer blanc.

Alain GEISMAR. — C'est au cours de l'été 1968 que la Chine et le mouvement qui s'y déroulait ont pris pour moi de l'importance. J'ai perçu à travers la Révolution culturelle un mouvement qui échappait aux trajectoires connues des sociétés « socialistes ». Pour la première fois, à mes yeux, des contradictions sortaient d'un Comité central, d'un appareil dirigeant pour devenir l'enjeu d'un débat de masse pour des millions de femmes et d'hommes, et ce, pendant des mois. Pour la première fois les sacro-saintes règles de l'édification du socialisme n'étaient pas opposées à ceux qui tentaient de s'emparer de leur destin ; au sens où la production et ses nécessités cédaient le pas au débat sur le sens et les méthodes de construction du socialisme.

L'acceptation de la remise en cause du fonctionnement du parti

et de l'Etat par des millions de Chinois, communistes ou pas, la remise en cause de la hiérarchie (« feu sur le quartier général »), de la division du travail (« l'usine de machines-outils de Shangai »), l'assemblée populaire, la division ville/campagne ; tout cela et d'autres phénomènes, comme le rejet par les gardes rouges du savoir académique, m'apparaissaient comme l'amorce d'une conception du monde en rupture avec le cauchemar soviétique qui, à l'époque, venait de se manifester à Prague dans sa version russe et à Paris dans sa version française.

Bref j'ai entrevu, dans ce qui était en cours en Chine, une brèche dans les étouffoirs qui s'étaient abattus sur les peuples qui n'avaient réussi à échapper à la domination de leur bourgeoisie que pour tomber sous l'emprise d'un système totalitaire.

Dans un second temps d'autres éléments sont venus en ligne de compte, le Grand Bond en avant, les Communes populaires et le rapport entre l'industrialisation et l'agriculture, etc.

Hélène MARCHISIO. — Je suis arrivée en Chine en 1959. C'est dire que j'y ai vécu directement les années de calamités naturelles (1959-1960-1961). Par ailleurs après avoir cohabité avec les experts soviétiques et été témoin de leur comportement en Chine, j'ai assisté à leur départ. Ce qui est pour moi la première image de la Chine, c'est l'image de ces années difficiles, de la lutte menée pour éviter la famine, de la lutte pour remédier à la brutale rupture des contrats signés par l'URSS. Pour moi, et les Communes populaires et *l'esprit* du Grand Bond ont permis à la Chine de surmonter des difficultés qui auraient pu, dans un autre cadre, aboutir à une grave famine et peut-être à l'effondrement du régime.

Mais dans la même période j'avais pu, et dans mon enseignement et au cours de certaines visites de Communes populaires notamment, être témoin d'un certain nombre de faits qui témoignaient de l'intensité de la lutte politique et idéologique. Des exemples : la place donnée à l'intéressement matériel par des systèmes de répartition du revenu qui étaient à l'origine d'énormes écarts ou qui dans certains cas permettaient aux anciens propriétaires fonciers ou paysans riches de confisquer une part importante du travail des paysans pauvres. En même temps certains éléments de la vie quotidienne pouvaient laisser penser qu'une couche privilégiée était en train de se constituer.

Il était difficile pour nous — comme je pense, pour beaucoup de

Chinois — de mesurer la place de ces phénomènes dans la société chinoise. Etait-ce des faits isolés, locaux, sans liens entre eux. La Révolution culturelle a apporté une réponse à cette question et montré qu'il s'agissait bien d'une lutte « nationale ». Mais son déroulement a aussi illustré la complexité de la lutte politique en Chine. En 1967 — j'étais en Chine en septembre et octobre — apparaissaient clairement les luttes violentes de factions, l'utilisation contre les cadres de méthodes qui n'avaient rien de commun avec les orientations de Mao Tsé-toung, la tentative de détourner la Révolution culturelle contre Chou En-laï.

Pour moi donc, la « pureté » de la Révolution culturelle est un mythe qui a eu, effectivement, largement cours dans une partie de l'opinion française, celle qui aujourd'hui exprime le plus de réserves envers la Chine de 1977. Pour moi, ce qui caractérise la Chine c'est une lutte politique âpre contre toute une série de faits que je considère comme négatifs. Ce qui me paraît passionnant dans ce pays c'est la capacité de critiquer la période précédente à chaque nouvelle étape de la Révolution.

Pierre-Jean Rémy. — C'est « sur le tas » que je me suis constitué une image — l'image — de la Chine. Sur le tas : un an à Hong Kong puis deux ans à Pékin (en tout de 1963 à 1966) à dépouiller, éplucher les traductions en anglais (et accessoirement en français) de la presse économique chinoise : théorie et statistiques (bien sûr incomplètes), reportages, informations. Et puis encore, sur le tas : visites de Communes populaires ou d'usines (mais aussi de hauts lieux de l'art traditionnel chinois) aux quatre coins du pays, notes, interviews, compilation de ces notes et peu à peu tentative (tentation) de définir un modèle chinois, mais un modèle essentiellement économique. Ou, plutôt, un modèle de croissance économique défini, constamment remis en question, harcelé, tenu en alerte (en haleine) par le politique.

Dans cette perspective, le Grand Bond en avant, les Communes populaires, la période de reconstruction 1961-1963, le renouveau de l'agriculture (« marcher sur deux jambes »), de l'artisanat, la doctrine enfin de la *self-reliance* jouent un rôle fondamental dans la mise en place d'un système où techniciens et politiques, tour à tour, occupent une position dominante pour élaborer un type de développement original, chaotique certes, mais efficace, où les masses constamment mobilisées ont en principe le sentiment d'un travail

de tous les instants — tous efforts unis — pour un bonheur à venir pas tellement lointain.

A ces éléments généraux s'est ajouté en surimpression la multiplicité des initiatives spectaculaires, des grands travaux accomplis à la main (à la pioche) en un temps record, la vision de ces longs défilés d'ouvriers, d'étudiants et de soldats de l'ALP défilant au retour d'une journée de travail, tous fanions déployés dans le vent, dans la plaine de Pékin ou celle du Shensi. A la théorie omniprésente dans chaque article de presse avec son verbiage bien souvent dérisoire pour qui ne veut ni ne sait voir au-delà des mots, s'est donc superposée une expérience directe et par instants poétique qui était celle de la découverte d'une communauté, d'une fraternité élémentaire mais vivace, généreuse.

Dès lors, l'élaboration du modèle chinois (et non plus le « modèle économique » qui fut trois ans durant l'objet de mon étude) s'est révélée une lecture de signes, l'appréhension chaleureuse de tout un réseau d'idées, de gestes, de thèmes, la découverte de connivences secrètes entre l'ordre venu d'en haut et sa mise en œuvre dans la pratique, qui ont fait de ce séjour chinois une réserve d'images, de signaux, d'appels où partout se manifestait la totale spécificité, la radicale altérité (l'autre est si loin de moi, si proche...) de tout ce qui prenait place dans l'élaboration structurelle de ce que j'avais deviné.

Certes, et dans un premier temps — ne serait-ce que par sa (prétendue) « violence » —, la Révolution culturelle a paru remettre en cause ce tableau satisfaisant d'un ordre donné où seuls les balancements mesurés du pendule politique/technicité amenaient tour à tour le feu des projecteurs de l'actualité sur celles-ci ou celles-là des deux tendances qui, conjuguées, faisaient progresser et l'économie et la révolution. On peut dire qu'à cet égard un équilibre (optimum ? pour nous, qui regardons — quand même — de si loin !) avait été atteint en 1964-1965.

En 1966, tout a semblé, d'un coup, remis en question. « On ne comprenait plus. » La détresse des sympathisants (à Pékin) comme des observateurs résolument hostiles au système était d'un coup égale : si les Chinois eux-mêmes venaient à casser le modèle qu'on avait fabriqué pour eux ! Et puis, peu à peu (mais j'avais quitté la Chine, mon expérience cessait d'être viscérale), les explications venaient, et avec elles le premier retour du pendule : ainsi ce qui se passait entre 1966 et 1972 n'était plus que l'accélération, l'accentuation, l'approfondissement de ce qu'on avait pu observer de 1958 à 1964. Radicalisation, certes, travail dans les consciences au même titre que dans les usines ou dans les champs, mais même mouvement

de va-et-vient cette fois aux objectifs de purification (épuration ? allons donc...) plus nettement proclamés que jamais : à nous de nous accommoder du folklore, des affiches à gros caractères. Les ordres venus d'en haut engendrent le pouvoir des masses qui constituent elles-mêmes une force d'inertie qui amène le « haut » à composer.

Sur tout cela : Mao. L'identification de Mao et de la Révolution chinoise est tellement absolue, même si le rôle de Mao lui-même, dans les dernières années — théorie de Mao prisonnier, fût-ce de sa légende —, ne peut ni ne pourra jamais être réellement appréhendé, que le modèle que nous avons tenté trois années durant, de constituer était en réalité celui du *maoïsme*, à savoir d'une doctrine économique et politique chinoise susceptibles de faire progresser le développement économique et social *d'un pays donné* — la Chine — au moindre prix pour le plus grand nombre.

Alain Roux. — Pour moi, la Chine a d'abord été une référence dans un ensemble l'englobant, partie d'un modèle plus général : elle confirmait la validité d'une idée — celle du socialisme — et l'excellence des solutions proposées pour sa mise en œuvre dans un certain nombre de pays — le camp socialiste. Dois-je ajouter que cette vision était celle d'un jeune homme qui avait eu 20 ans en 1955 ? Par un phénomène classique de cristallisation tout confirmait et donc renforçait cette vision. Disons néanmoins qu'un élément diffus s'y ajoutait : la conscience d'une certaine originalité. La vieille civilisation prestigieuse tout d'abord : un peu de Claudel, un peu de Voltaire, un peu de Leibnitz, glanés au cours des études, quelques salles de musée, et surtout les pereussions sauvages, les mélopées étranges, la grâce surannée de l'Opéra de Pékin, tout avait contribué à former cette image que précisait un livre de Claude Roy, *Clefs pour la Chine*. La dimension politique s'y mêlait, à partir de cet ouvrage précisément : la geste de la Révolution chinoise, ces héros de bleu vêtus, ces vies de saints, aux fortes idées simples — c'est ainsi que je découvris Mao le rebelle — me touchaient en profondeur, se mêlaient à une imagerie personnelle où se rencontraient les « soldats de l'An II », et, surtout, les combattants de la Résistance toute proche. Confusément, à la sortie d'une conférence faite par Pierre Courtade sur l'armée chinoise et ses soldats sans grades — par une étrange ironie du sort, les insignes de grade avaient été établis en Chine peu de temps après... avant d'être à nouveau abolis — je me souviens

avoir eu l'impression que la Révolution chinoise était encore toute neuve, jaillissante, pleine de promesses alors que la Révolution soviétique s'était quelque peu empâtée... Impression renforcée par les révélations du XXe Congrès. Je découvris alors Mao : quelques passages connus en 1957 du rapport sur *La juste solution des contradictions au sein du peuple* et... le *Rapport sur le mouvement paysan dans le Hunan* : un Mao doté d'un solide hon sens et d'un romantisme magnifique. J'y trouvai quelques éléments d'explication dans mon trouble d'alors et les « Communes populaires », avec toutes leurs utopies, m'apparurent comme un courant de fraîcheur, d'authenticité alors que le monument personnel que j'avais érigé en moi-même à Staline s'effondrait. A ce stade, pour moi, la Chine était toujours un rêve confirmé, une espérance préservée.

2. *LA DIFFUSION DU MYTHE CHINOIS*

Pensez-vous que certains milieux, sociaux ou politiques, aient été plus sensibles que d'autres à cette image de la Chine ? Quels ont été les vecteurs de cette influence ?

Claudie et Jacques BROYELLE. — Nous avons déjà répondu pratiquement à la seconde question. Notre responsabilité dans la fabrication et la popularisation de cette image de la Chine n'est pas mince. Elle se confond avec l'acharnement mis depuis des années par les intellectuels marxistes, c'est-à-dire les intellectuels de gauche, à sauver le marxisme et le socialisme des épreuves désolantes de la réalité. En Chine le maoïsme fut le fait d'intellectuels. Comme ce sont les intellectuels khmers en exil qui ont la paternité de cette version nouvelle de l'Angsoc orwellien qu'est l'Angkar. Et le maoïsme en France venait à point pour éviter qu'une nouvelle génération d'intellectuels ne désespèrent d'eux-mêmes. Il est venu le temps d'interroger cette propension des intellectuels à vouloir sauver à tout prix le confort « intellectuel » et moral que leur procure l'engagement marxiste, tentation totalitaire, penchant à la servitude que nul revolver braqué sur leur tempe ne leur impose. Ils doivent bien y trouver leur compte.

Nous ne voulons pas dire par là que seuls les intellectuels sont coupables du socialisme ; bien évidemment cette responsabilité s'étend à d'autres couches sociales. Mais les « ingénieurs des âmes », comme disait Staline, n'en assument-ils pas la part essentielle ?

La réalité de la Chine nous a révélés à nous-mêmes. Impossible de ne pas reconnaître dans le socialisme que nous avions sous les yeux, même sous forme de caricature, celui que nous portions en nous. En Chine nous nous sommes vus comme dans une glace. Il fallut choisir.

Alain GEISMAR. — De petites fractions, issues pour l'essentiel du PCF, étaient sensibles à ce retour aux sources de la Révolution prolétarienne, ou de ce qu'ils prenaient pour tel ; mais de fait ces

éléments que l'on retrouve, pour l'essentiel, au sein des amitiés franco-chinoises vivent dans un pays imaginaire, la Pro-Chine, qui n'a avec la Chine réelle et ce qui s'y passe que des rapports fantasmatiques. Je pense que dans l'immédiat après-68 une partie du mouvement contestataire a été sensible à la Révolution culturelle, ce qui a donné en France des « maoïstes » plus que des pro-Chinois ; la référence se situant par rapport à la pensée de Mao plus qu'à l'édification du socialisme dans un pays lointain et sans commune mesure avec la France. L'aspect indépendance nationale a certes aussi séduit des éléments qui aspiraient à échapper à l'emprise de l'impérialisme américain en pleine guerre du Vietnam, sans se retrouver sur une orbite soviétique ; ceux-là ont été vite désarçonnés par la politique étrangère de la Chine. Je crois qu'il conviendrait de regarder également vers le mouvement paysans-travailleurs à l'époque.

Hélène MARCHISIO. — Il me semble que l'on trouve dans *tous* les milieux français des personnes ayant de la sympathie pour la Chine. Les raisons de cette sympathie sont très diverses : la politique extérieure de la Chine en est une, la réussite de son développement économique, sa transformation à travers la Révolution culturelle en sont d'autres. A mon avis, ce sont essentiellement les témoignages de personnes ayant vécu ou voyagé en Chine — personnalités officielles ou simples gens — qui ont aidé à la constitution de ce courant de sympathie.

Pierre-Jean RÉMY. — A partir du moment où on oublie l'élément *pour un pays donné* dans la définition (combien ouverte !) du maoïsme à laquelle, faute de mieux, nous avons dû arriver, on tombe dans la caricature. Bien qu'il soit aujourd'hui à la mode d'*en revenir*, de la Chine (après tout, nous dit-on, ce sont des hommes comme les autres, vous et moi en chemise bleue, tout au plus...), je continue à poser la spécificité, l'altérité comme instruments nécessaires de compréhension de l'expérience chinoise. Faute de quoi, des excès d'amour des années 1968-1970 en Occident, on tombe dans les excès de haine, ou de dérision, d'aujourd'hui.

C'est parce que certains milieux intellectuels ou politiques occidentaux ont voulu ignorer cette altérité qu'ils en sont arrivés à l'idolâtrie absurde qu'on a pu trouver dans une certaine presse. Admirer ce qui se passe à Shanghai et Pékin est une chose, en faire un modèle universel (et à plus forte raison européen) en est une autre. Mais il ne faut pas perdre de vue que derrière cette tentative bien naïve de récupération de l'idéologie chinoise, il y avait l'immense lassitude d'une jeunesse — celle de 1968, précisément — endormie par une bureaucratie des loisirs et des talents, un conformisme des engagements, qui pouvait, toute proportion gardée (altérité ! altérité !), trouver dans la révolte des gardes rouges contre la gérontocratie crypto-soviétisante du Parti communiste chinois (je ne fais pas mienne ni cette définition, ni l'antisoviétisme viscéral, naïf, politiquement inconscient qu'elle recouvre) un élément de similarité, un coup d'éperon, un coup de fouet.

La rapidité avec laquelle les « penseurs » de cette période et les tenants d'un maoïsme européen ont fait leur autocritique n'a eu d'égale que la complaisance avec laquelle ils l'ont étalée et une autre complaisance, moins naïve celle-là, celle de la grande presse et des médias à se faire l'écho de ce changement de cap.

Alain Roux. — Beaucoup des « amis de la Chine » ont connu un cheminement analogue à celui que j'ai décrit plus haut. Certains, après 1960, ont simplement jugé que la Chine était la fidélité face à des déviations. D'autres, en général plus jeunes, ont vu dans la Chine l'espérance révolutionnaire de notre temps, celui de la fin des empires coloniaux et de l'émergence politique du Tiers Monde ; parfois leur exaltation de cette « révolte des gueux » rencontre quelques thèmes chrétiens — la sainteté de la pauvreté, la richesse corruptrice : le moralisme chinois les enchante, alors que le monde entier, y compris socialiste, parle de profit et de production. Je laisse à part ceux qui aiment la Chine par calcul, pour mieux haïr le socialisme qu'ils réduisent à une caricature — celle que la propagande chinoise donne elle-même souvent de la Chine — ou limitent à être une solution héroïque réservée aux seuls pays misérables. Aussi ceux qui ne voient dans la Chine qu'un nationalisme conquérant. Ceux-là ne peuvent, ni les uns, ni les autres, en rester à cette position et ils deviendront des ennemis de la Chine tôt ou tard, ou modifieront leurs propres idées.

Mais, pour la masse des gens, la Chine, c'est plus simple. C'est

un immense pays où la famine a disparu, où l'extrême misère a reculé, où la dignité a été rendue au peuple. Les péripéties de la Révolution chinoise les touchent peu. Ceci explique que le seul véritable hommage populaire rendu en France à la mémoire de Mao ait été celui des centaines de milliers de spectateurs de la fête du journal *L'Humanité* en septembre 1976 : cette foule aimait *sa* Chine, qui n'a que peu à voir avec les étranges attitudes du gouvernement chinois au Chili ou en Angola...

3. *LES REMISES EN CAUSE*

Aves-vous remis en cause cette image ? Pourquoi ? Le culte de la personnalité de Mao, la chute de Lin Piao, l'élimination de la bande des Quatre ? Quelle est la part de ces facteurs dans votre évolution ? La politique extérieure, à l'égard du Chili ou de l'Angola par exemple, a-t-elle eu un rôle ?

Claudie et Jacques BROYELLE. — Des chocs, la réalité nous en avait imposés d'autres, depuis les conditions de la chute de Lin Piao, jusqu'au soutien à Pinochet. Mais c'est le propre d'un marxiste d'encaisser tous les coups. Plus qu'aucun événement politique précis, la découverte que les Chinois étaient des hommes, qui souffraient comme des hommes d'un système inhumain, nous a subitement convaincus. Eh oui, les Chinois sont des hommes, et non les supports des concepts historico-politiques, et nous avons le droit d'écouter nos sens, notre raison et cette voix venue d'ailleurs et toujours refoulée qui nous soufflait « c'est intolérable ». Encore faut-il accepter la perte de la superbe assurance que nous donne le marxisme, accepter d'être fragiles.

Alain GEISMAR. — La Chine de cette période a été un lieu où « ça bouge » et pour ceux qui étaient anxieux de se raccrocher à l'expérience historique du mouvement révolutionnaire sans se commettre avec l'horreur soviétique il y avait là une référence séduisante. Je persiste à penser que, avec le Grand Bond en avant et la Révolution culturelle, Mao a été aussi loin que possible dans le contexte de la Chine, sans toutefois remettre en cause le système de pensée et d'organisation, hérité du mouvement révolutionnaire. De fait, pour moi, deux remises en cause radicales ont été simultanées : le rapport à la tradition communiste, le rapport à la Chine.

Déjà la chute de Lin Piao a marqué un retour au domaine réservé des dirigeants du parti, la politique extérieure a manifesté une vision géopolitique, faisant peu de cas des mouvements locaux (par exemple la couronne de fleurs pour l'enterrement de Carrero Blanco). Mais

surtout c'est la découverte, à travers une pratique, en France même, que c'étaient les fondements de la pensée révolutionnaire qui devaient être interrogés. Il ne s'agissait pas tant d'un autre communisme, mais d'autre chose que le communisme, dont j'étais en quête. Et une distanciation par rapport à ce que j'avais pu placer dans mon rapport à la Chine s'est dessiné. Il me faut mentionner aussi la lecture du rapport de Pasqualini, *Prisonnier de Mao*, qui a provoqué chez moi un choc important : dans la mesure où on y perçoit certes une démarche non assimilable au Goulag en tant que système de répression physique, mais où la fonction systématique de l'idéologie comme élément de coercition donne à réfléchir à des gens comme moi qui avaient mis le politique et l'idéologique au poste de commandement.

Hélène MARCHISIO. — L'image que je m'étais faite de la Chine n'était pas celle d'un « rose » paradis. Dans la mesure où la chute de Lin Piao ou l'élimination des Quatre allaient de pair avec la dénonciation d'un certain nombre de faits qui me paraissaient négatifs, ces faits n'ont pas troublé l'image que je me faisais de la Chine, une Chine où rien n'est jamais définitivement acquis, où la lutte est constante. En 1967, par exemple, l'utilisation faite par Lin Piao du *Petit Livre rouge*, certains articles demandant l'obéissance à Mao Tsé-toung ne pouvaient pas ne pas gêner. La critique de la théorie du génie qui a accompagné la chute de Lin Piao m'a paru convaincante. Des exemples du même ordre peuvent être donnés pour la période actuelle et par exemple la dénonciation de certains aspects négatifs de la Révolution culturelle.

En ce qui concerne la politique extérieure de la Chine, il me semble que l'analyse faite par Mao Tsé-toung des « Trois mondes » tient réellement compte des intérêts à long terme des peuples beaucoup plus qu'une analyse simpliste et subjective.

Pierre-Jean RÉMY. — Je n'ai pas vraiment remis en cause l'image cernée en (1). Disons que j'ai seulement essayé de mieux la définir, essentiellement à la lumière de la poursuite du conflit sino-soviétique qui mettait en lumière certaines erreurs de parcours de l'itinéraire chinois.

La mort de Mao dans ses conséquences immédiates — à savoir le retour de Teng, de l'esprit Teng — me paraît, au moins pour le moment, ne représenter qu'un nouveau mouvement du pendule, un signe en plus en faveur des partisans de l'apaisement qui sont essentiellement des gestionnaires. Mais on ne saurait considérer la situation comme stabilisée : chaque signe en plus est lourd d'un signe en moins. Donc : le triomphe actuel des techniciens ne signifie pas qu'un mouvement en retour n'est pas, quelque part, en gestation. Après tout, nous nous retrouvons, toutes proportions gardées, dans la situation d'après le Grand Bond. Mais on voit mal une révolution permanente « bloquée » — ou bien ce serait la fin de cinquante années de révolution chinoise : un autre schéma, un autre modèle : je baisse les bras. L'identification absolue Mao-Chine-Révolution doit normalement conduire à une situation telle que la disparition du premier élément ne soit pas irréparable : Chine et Révolution continuent, de concert. Il y aura des hauts et des bas dans le développement économique mais le talonnement des experts par les politiques ne me paraît pas, à plus ou moins long terme, devoir être remis en question.

Alain Roux. — J'ai remis en cause cette image quand il m'a bien fallu constater l'éclatement de l'unité du camp socialiste, l'existence de divergence aboutissant à une profonde rupture. L'extraordinaire dogmatisme des publications chinoises d'alors, leur ignorance évidente des réalités du monde capitaliste, et une forte sympathie persistante pour l'URSS expliquent que je n'ai pas hésité un instant à choisir mon camp dans le conflit ouvert alors. Dans ces conditions tout ce qui s'est passé par la suite n'a fait que confirmer ce choix, du moins dans ce qu'il implique comme condamnation de la Révolution culturelle. Les crises de cette dernière ont été vécues comme des étapes d'un drame dû aux erreurs de jugement de certains dirigeants chinois.

4. *LA CHINE AUJOURD'HUI*

Que représente maintenant la Chine pour vous ? Y a-t-il encore quelque chose à retenir de l'expérience chinoise ?

Claudie et Jacques BROYELLE. — La Chine c'est d'abord les Chinois ; des Chinois que l'inlassable répétition d'évocations du passé n'arrive pas à convaincre que la seule voie pour sortir de la misère féodale et coloniale était celle du totalitarisme ; des Chinois déchirés entre un système qui les presse chaque jour de se nier et de se détruire eux-mêmes, autrement dit de se rééduquer, et la voie étroite d'une dissidence qui cherche à se faire entendre. Nul doute : il existe une dissidence en Chine. Pour qui sait écouter elle s'est déjà manifestée avec éclat, en avril 1976, place Tien An-men, plus secrètement dans une littérature souterraine (dont on peut trouver quelques représentants dans l'émigration) ou dans un *dazibao* comme celui de Li Yi Zhe qui vaut aujourd'hui à ses auteurs la prison.

Cette dissidence s'affronte à un système qui a perfectionné les totalitarismes précédents. Bien qu'il s'apparente aux systèmes soviétique ou nazi, le totalitarisme chinois s'en distingue en ce qu'il s'attache plus encore que ces derniers à transformer l'homme dans ce qu'il a de plus profond. C'est à *1984* d'Orwell qu'il faut de préférence le comparer : système de persuasion contrainte qui couronne le triple monopole de la propriété, de la pensée et de l'organisation détenu par le Parti communiste.

Alain GEISMAR. — La Chine représente toujours une tentative pour s'arracher, de l'intérieur, aux atrocités nées dans les pays socialistes et donc c'est une expérience des plus importantes ; par ailleurs elle représente un pôle de résistance à l'impérialisme soviétique qui s'exerce sur les nations comme sur les esprits des hommes. Pour être précis il faudrait examiner les tentatives les plus radicales de Mao à travers la Révolution culturelle pour échapper à la nécrose contagieuse des socialismes se réclamant du marxisme. Ces limites de la tentative la plus résolue, la plus ample et la plus enthousiasmante

pour des milliards d'hommes, pour édifier dans les conditions du Tiers Monde une société qui passe du règne de la nécessité, et quelle nécessité !, au règne de la liberté n'ont pas fini d'interpeller ceux qui ne se satisfont pas des pensées actuelles et de leurs effets.

Hélène MARCHISIO. — Pour moi, l'image de la Chine d'aujourd'hui n'est pas différente de celle d'hier. Les orientations qui ressortent du XIe Congrès du Parti communiste chinois, de la Conférence sur l'Agriculture ou de celle sur l'Industrie me paraissent conformes à celles qui avaient été données au fil des années par Mao Tsé-toung et Chou En-laï. Pour moi, il y a continuité et non rupture. Mais je sais aussi que la Chine reste un pays « en lutte » et c'est de la façon dont ces luttes seront menées que dépendra l'image que je me ferai de la Chine de demain.

Alain ROUX. — La Chine est, pour moi, un des pays socialistes, ni plus, ni moins. Il s'agit d'un exemple, à côté d'autres exemples, avec ses aspects utiles pour tous, ses réussites, ses échecs. Il est apparu en effet avec clarté, surtout depuis août 1968, que la rupture de l'unité du monde socialiste n'était pas due aux seuls dirigeants chinois ; des phénomènes de dégénérescence bureaucratique dans certains pays socialistes, et notamment en URSS, sont indéniables. Ce qui, logiquement, redonne à mes yeux quelque valeur à l'expérience chinoise et notamment à la Révolution culturelle. Comment se poursuit la lutte des classes après la victoire de la révolution sur la bourgeoisie au pouvoir ? Comment peut-on éviter une évolution vers le capitalisme d'Etat que redoutait Lénine ? Comment mettre en place de nouveaux rapports sociaux et ne pas limiter la révolution à n'être que la socialisation des moyens de production, ce qui entraîne tôt ou tard de dramatiques contradictions ? La Chine a entrevu tous ces problèmes. Elle les a mal résolus. Mais, alors que le XIe Congrès du PCC annonce le début d'une étape nouvelle, on peut être à nouveau très attentif aux futures réponses que les dirigeants chinois vont peut-être donner. Certains thèmes du VIIIe Congrès sont discrètement remis en honneur, comme le primat à nouveau reconnu des forces productives et la priorité donnée au développement écono-

mique du pays. Le texte de Mao d'avril 1956 sur *Les dix grandes relations* et ses discours de 1957 sont publiés et étudiés, confirmant qu'il ne s'agit en rien d'un retour au passé. Il s'ébauche, en Chine, une nouvelle recherche au plan théorique qui peut être féconde. La Chine c'est ainsi une nouvelle espérance. Après avoir marché quelques années sur la tête, le socialisme chinois est remis sur ses pieds. Comment va-t-il marcher ?

5. *CONCLUSION*

A la question « Qui gouverne la Chine ? », que répondez-vous ?

Claudie et Jacques BROYELLE. — Une petite couche de la population (peut-être un à deux millions de personnes), cadres de haut rang, détient l'essentiel d'un pouvoir que démultiplient plus de 30 millions de membres du Parti et toutes les ramifications des « organisations de masse ». Comme l'a montré depuis longtemps Guillermaz, cette nomenclature unie par son monopole est en même temps divisée ; schématiquement les « idéologues au ventre creux » — représentés par « la bande des Quatre » —, obnubilés par le maintien à tout prix de la suprématie de l'idéologie, s'opposent aux « réalistes » prêts à certains compromis avec l'*intelligentsia* et les techniciens — sans pour autant remettre en cause le monopole de direction du Parti — pour assurer le développement et la modernisation du pays. Tension et compromis, communisme de guerre et NEP alternent ainsi en Chine comme les deux figures classiques et indépassables de tout pouvoir communiste. La chute des « Quatre » et le retour en grâce des réalistes est un avatar de cette lutte.

Que des courants démocratiques aient, de manières contrainte (il n'y avait rien d'autre) ou libre, soutenu Teng Siao Ping, cela ne fait pas de doute ; mais que Teng au pouvoir s'en souvienne et les soutienne à son tour, c'est peu probable, comme le montre le retour à des formes classiques du totalitarisme communiste sanctionné par le dernier Congrès du PCC.

Alain GEISMAR. — C'est certainement le PCC qui gouverne la Chine entre les mains d'hommes essoufflés de la longue course de la Révolution culturelle et qui cherchent plus une stabilité que des solutions aux milliers de problèmes que la Révolution culturelle a posés si elle ne les a pas résolus, ce qui semble le lot d'un grand mouvement révolutionnaire en Chine, comme ailleurs.

Hélène MARCHISIO. — C'est le Parti communiste chinois qui exerce de fait la direction de la Chine — à tous les échelons — et trop souvent cet aspect a été négligé dans beaucoup de présentations. C'est à travers lui que le peuple s'exprime. Ce qui m'a frappé, de 1959 à 1965, dans l'Institut d'Enseignement supérieur où j'enseignais, ce sont les multiples réunions de discussions — très ouvertes — où s'exprimaient les opinions avant que des mesures concrètes ne soient prises. C'est le souci constant d'impulser une transformation de la société en partant des faits, de la réalité, du niveau de conscience des gens, ceci à travers un travail d'enquêtes dont Mao Tsé-toung a donné l'exemple. C'est la capacité du Parti communiste chinois de laisser se faire et d'impulser des expériences à la base qui pourront ensuite servir d'exemples. C'est enfin l'énorme effort demandé aux membres du PCC qui, comme l'a dit Tchen Yong-kouei, l'ancien responsable de la brigade de Tatchaï, maintenant membre du Bureau politique, doivent être « là où le travail est le plus sale, le plus pénible, le plus dur avec ce que cela entraîne comme lutte contre les privilèges ». Bien sûr, et l'histoire l'a amplement montré, il existe des membres du Parti qui ne répondent pas à cet idéal, mais l'appel constant fait à la critique rend possible la correction d'erreurs de type bureaucratique, même si ce n'est pas toujours facile. Dans les années récentes les méthodes d'intimidation utilisées par les Quatre avaient créé, en beaucoup d'endroits, un climat malsain dans lequel il fallait un énorme courage pour oser s'opposer à la ligne qu'ils représentaient. J'ai eu l'impression, au cours de mon dernier voyage en Chine — avril 1977 —, que l'atmosphère était à nouveau propice à la discussion et à une meilleure démocratie, même si l'accent est parallèlement mis sur le centralisme. Mais il est évident que sur ce point, comme sur tous les autres, il continuera à y avoir « lutte ».

Alain ROUX. — Une seule réponse, et qui n'en est pas une : le PCC. Soit 35 millions d'hommes et quelques milliers de responsables essentiels. Mais quels sont les rapports de ces cadres avec le peuple ? Quel est le rôle de la bureaucratie, de l'appareil policier de Wang Dongxing ? Quel est exactement l'héritage laissé par Mao, que Hua Guofeng cherche à réduire ou à confirmer : Mao est-il cette sorte de Khrouchtchev chinois, préoccupé d'économie et de productivité, tel qu'il apparaît dans ses textes de 1956, ou est-il le visionnaire de 1958, le dirigeant qu'angoisse la bureaucratisation de son Parti... ?

Le rôle dirigeant du Parti a été naguère ainsi décrit par Mao lui-même : « Assurer au Parti le rôle dirigeant, ce n'est pas un mot d'ordre à claironner du matin au soir. Cela ne signifie pas non plus forcer les autres avec arrogance à se soumettre à nos ordres. C'est convaincre et éduquer les non-communistes par la juste politique du Parti et l'exemple de notre travail afin qu'ils acceptent de bonne grâce nos propositions. » Tout laisse à penser que ceci n'est toujours pas, à ce jour, la réalité chinoise.